

Route 132
Le chemin de la résilience
Route 132 — Canada [Québec] 2010, 113 minutes

Dominic Bouchard

Numéro 268, septembre–octobre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, D. (2010). Compte rendu de [Route 132 : le chemin de la résilience / Route 132 — Canada [Québec] 2010, 113 minutes]. *Séquences*, (268), 33–35.

LOUIS BÉLANGER





La figure paternelle, pierre angulaire du cinéma québécois

Route 132

Le chemin de la résilience

Le réalisateur de **Post Mortem** (1999), de **Gaz Bar Blues** (2003), du **Génie du crime** (2006) et de **The Timekeeper** (2009) explore avec son dernier long métrage, **Route 132**, une situation plus tragique qu'à l'habitude, mais sans pour autant perdre de vue son optimisme teinté d'humour.

DOMINIC BOUCHARD

La signature de Louis Bélanger s'exprime dans la constance thématique de ses films davantage que dans une proposition audacieuse ou singulière du cinéma. Son corpus propose un réseau thématique à l'architecture très constante et au centre duquel se trouve la figure paternelle, pierre angulaire du cinéma québécois s'il en est une. Qu'elle soit à combattre (le contremaître dans **The Timekeeper**) ou encore à prendre comme modèle (le père patron dans **Gaz Bar Blues**), la figure paternelle est toujours le cœur et le moteur du récit. **Route 132** ne fait pas exception. Le film a pour prémisse un père, Gilles, interprété par François Papineau, endeuillé par la mort récente de son fils. Cette perte sera la raison pour le père de fuir son quotidien — un autre leitmotiv du cinéma québécois — en parcourant la route 132 avec un ami d'enfance, Bob, interprété par Alexis Martin. Cet ami receleur forme avec le père professeur de sociologie à l'université un duo improbable mais attachant, surtout grâce au jeu des acteurs. Ce qui diminue un peu la crédibilité ici, c'est le manque de relief

des personnages, esquissés à grands traits. D'ailleurs, outre une rapide dissertation sur les similarités entre l'Église et une entreprise commerciale, il est difficile de croire que Gilles est professeur de sociologie.

À cet élément déclencheur qu'est le deuil du fils vient se greffer un objectif divertissant, certes, mais peu vraisemblable : les deux hommes ont pour projet de faire des vols de banque en région afin d'amasser rapidement de l'argent. Dans chacun de ses longs métrages, le cinéaste présente des personnages qui fraient avec une forme de criminalité, le plus souvent le vol. Chaque fois, le crime est présenté comme une solution trouvée par des gens à court de moyens pour atteindre un certain degré de liberté. Mais inévitablement, c'est l'échec et les criminels finissent par payer pour leurs agissements. Reste que Bélanger dépeint toujours avec une certaine affection des êtres un peu marginaux qui ont leur propre conception de la loi et de l'ordre ; conception qu'ils peuvent expliquer avec beaucoup d'humour, comme c'est le cas dans **Le Génie du crime**.

De la fuite à la quête

Aux deux tiers du film, les deux hommes s'arrêtent chez la tante de Gilles qui habite une maison au bord du fleuve. Bob demande à son ami s'il savait depuis le début que c'est là qu'ils s'en allaient. Cette interrogation souligne un déplacement des motifs du périple. Progressivement, ce voyage routier qui avait le caractère d'une fuite revêt celui d'une quête. Quête qui s'articule autour d'une question existentielle que Gilles formule explicitement lorsqu'il discute avec trois femmes âgées sur un balcon : comment faire pour vivre lorsqu'on perd un enfant ? Soulignons au passage l'omniprésence de cette question dans le cinéma québécois très récent : **Les 7 jours du Talion** et **Trois Temps après la mort d'Anna**, pour ne nommer qu'eux. Avec la rencontre d'ex-militaires, la rencontre des femmes âgées constitue l'un des moments les plus forts et les plus touchants du périple. Les personnages des films de Bélanger sont toujours des êtres fondamentalement sociaux ; l'exemple le plus beau reste à ce jour **Gaz Bar Blues**. Ils apprennent à vivre par les rencontres qu'ils font, les gens qu'ils côtoient. Même si dans **Route 132**, Gilles tente souvent de se replier sur lui-même ou de rejeter ceux qui veulent lui venir en aide, les autres (amis, connaissances, membres de la famille) ne cessent de lui offrir des modèles inspirants.

L'aventure routière respecte la logique du *road movie* en travaillant un double parcours, soit celui du territoire et celui de l'âme humaine. Comme un long travelling arrière qui nous permet de passer d'un plan moyen à un plan de grand ensemble, le corpus de Bélanger passe progressivement du lieu restreint, un *gaz-bar*, un motel, à un vaste territoire, les montages, la route provinciale, le fleuve. Ce changement, sans doute dû en partie à l'accès à de plus gros budgets, a un impact sur le récit. Les personnages prennent de moins en moins le temps de s'ancrer dans un milieu pour plutôt le traverser, voire parfois l'effleurer. Dans ce dernier long métrage, les deux premières rencontres/haltes de Gilles et Bob — lorsqu'ils croisent un groupe de jeunes qui chantent autour d'un feu et lorsqu'ils rencontrent un jeune homme qui deviendra complice le temps d'un vol — illustrent bien comment cette plus grande mobilité peut parfois être un écueil et conduire à des scènes anecdotiques, accessoires.

Un cinéma de personnage

Bien que le territoire s'affirme de plus en plus en tant que signifiant, les personnages et les dialogues occupent une place centrale dans la mise en scène telle que la conçoit Bélanger. Celui-ci privilégie une utilisation sobre et classique du langage cinématographique. Dans son dernier film, le récit est intégralement linéaire ; nous ne retrouvons même plus l'habituel retour en arrière placé en introduction. Le montage se fait transparent et les mouvements de caméra se veulent très sobres. Cela dit, il faut souligner les magnifiques cadrages de Pierre Mignot, qui donnent aux paysages de bord de fleuve une certaine puissance dramatique.

Le découpage des scènes n'est pas toujours de qualité égale. Par exemple, la scène où Gilles s'enfuit des policiers dans les champs est à la fois dynamique et émouvante, alors que la scène avec les jeunes autour d'un feu est banale et statique. Mais il arrive dans cette œuvre que le statisme serve brillamment le récit. Bélanger nous propose un très beau plan-séquence sur Gilles qui, couché sur un des lits de la chambre d'hôtel, se confie à Bob, couché sur l'autre lit. Un plan fixe, où seul le père au premier plan est net, nous permet de bien sentir l'acceptation progressive de la mort de son fils. Une scène magnifique !

Par sa façon de sonder l'âme humaine et de lier la quête de sens des personnages à un parcours du territoire, le dernier film de Bélanger, œuvre somme toute réussie, évoque beaucoup l'œuvre de Bernard Émond, en particulier **La Donation**. Avec un peu de rigueur formelle et de profondeur philosophique en moins.

■ Canada [Québec] 2010, 113 minutes — **Réal.** : Louis Bélanger — **Scén.** : Louis Bélanger, Alexi Martin — **Images** : Pierre Mignot — **Mont.** : Claude Palardy — **Son** : Luc Boudrias, Philippe Lavigne — **Mus.** : Guy Bélanger, Benoît Charest — **Dir. art.** : Judy Jonker — **Int.** : François Papineau, Alexi Martin, Alice Morel-Michaud, Andrée Lachapelle, Benoît McGinnis, Sophie Bourgeois, Gary Boudreault, Bobby Beshro, Sonia Vignault, Francesca Barcenás, Janine Sutto, Denise Gagnon, Gaston Caron, Guillaume Chouinard, Clémence Desrochers — **Prod.** : Fabienne Larouche, Daniel Louis, Denise Robert, Michel Trudeau — **Dist.** : Alliance.

